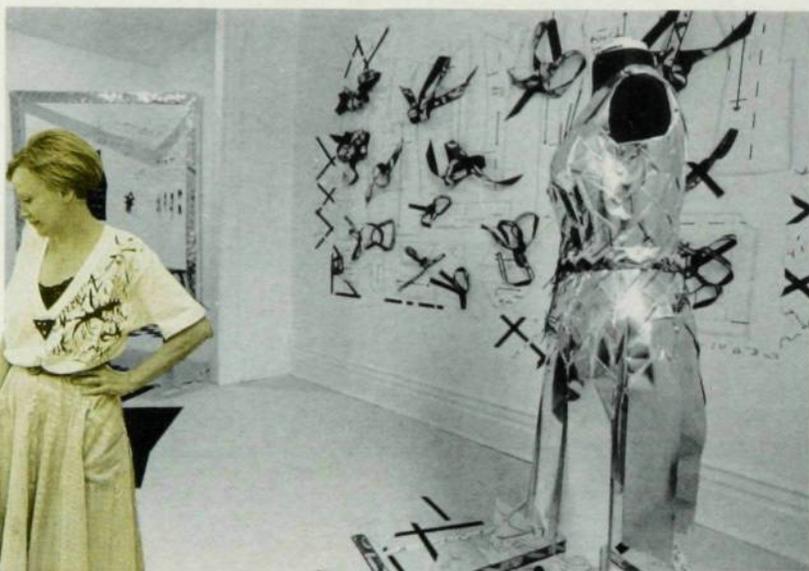


Landry et Nantel

Deux chambres à soi

«Une chambre-refuge, certes, mais aussi de quoi vivre, du temps devant soi: tout ce qui a longtemps manqué, entre autres choses, aux femmes qui naquirent douées.»



«Une chambre à soi»: installation de Lise Landry

Dans *Une chambre à soi*, son quatrième ouvrage publié en 1929, la romancière féministe anglaise Virginia Woolf invoquait la nécessité, pour toute femme créatrice, de posséder une place bien à elle. Deux artistes montréalaises, Lise Landry et Lise Nantel, ont choisi de développer ce thème dans une exposition présentée en mai et en juin dans leurs ateliers respectifs. Sylvie Roche, elle-même artiste visuelle, retrace ici l'itinéraire-en-crédation qui a fait déboucher ces deux femmes «nées douées», parallèlement, sur un concept audacieux et novateur.

par Sylvie Roche

Tout est rose, du plancher au plafond. Dans cet univers, Lise Landry a choisi de montrer les étapes de la création en élaborant trois «lieux» qui s'interpellent et se complètent: celui de l'imaginaire, celui de l'exécution et celui de la représentation. Le premier s'articule autour d'un livre «sacré» – écritures cousues sous un cadre de plastique tressé – «qui représente la réflexion, la gestation, la finalité». Au centre du second trône la machine à coudre, entourée de retailles, épingles, photos: «c'est le désordre de la création; travail, folie, plaisir, essais.» Dans le troisième lieu «s'exposent» entre autres un mannequin miroitant piqué d'aiguilles et un paravent-miroir sur lequel se dessine peu à peu ce que Lise Landry appelle une «présence».

Dans cet espace à l'image de l'artiste, tous les éléments ont un sens: les boucles qui s'envolent et les entrelacs de mylar et de papier (la réalité et ses envers), les signes à l'encre noire (le plaisir de découvrir le geste), la fenêtre voilée de rose (lien essentiel mais filtré de l'artiste avec l'extérieur), le paravent-miroir (évoquant de

l'histoire cachée des femmes). De tout cela se dégage quelque chose de sacré, renforcé par l'intimité enveloppante du rose: «Le sacré, c'est une dimension de la chambre à soi qui fait partie de chacune de nous.»

Chez Lise Nantel, c'est encore le processus de création qui est mis en scène. Mais abordé cette fois par le biais du temps qui passe, de la fragilité, des tâtonnements, de la mutation. Rien n'est ni sûr ni évident, tout est à conquérir. Dans ce lieu déconstruit, éclaté, où pénètre partout la lumière, où l'oeil voyage sous le tic-tac obsédant du magnétophone, des escaliers chavirés aboutissent au plafond et à coup sûr, de l'autre côté du miroir, les lapins d'Alice errent, furètent ou piquent un sprint éperdu pour rattraper le temps, les petits objets familiers (rouleaux de fil, mécanismes de montre, etc.) refont le parcours à l'envers pour raviver la mémoire de l'artiste et la nôtre, pour «retrouver ce qui a été occulté dans notre histoire». Ce travail, Lise Nantel l'a voulu «en chantier» tout le temps de l'exposition.

Virginia Woolf mise à part, d'où leur est venue l'idée de cette exposition? «Comme cela se passe habituellement dans ma production, répond Lise Landry, l'idée est née

d'un travail précédent. Dans mon exposition *Éléments Fiction*¹ – qui visait une réflexion sur la culture – un personnage-femme se mettait à l'écriture des tables de la loi et se dédoublait dans sa création. En pensant à cette femme devant sa table, je me suis questionnée sur son lieu de travail. J'ai alors senti la nécessité de parler du mien. Puis, j'ai vu l'intérêt d'une plus grande diversité de «chambres à soi».

Avec Lise Landry, Lise Nantel avait déjà en commun d'avoir régulièrement transgressé les «lois» artistiques en évoquant l'histoire et la culture des femmes, en utilisant des outils et matériaux généralement réservés aux métiers ou à l'artisanat, en persistant à nommer le nié et à questionner les valeurs.

Lourds passés

Landry et Nantel sont toutes deux dans la quarantaine. Leurs «chambres à soi» prolongent une démarche qui, engagée dès la petite enfance, passant ensuite par la reconnaissance puis l'approfondissement de leur féminisme, a toujours visé à circonscrire un espace «de femmes». À travers une série de chocs successifs, leur histoire se lit entre les lignes de celle du Québec des dernières décennies: contestation étudiante de la fin des années 60, montée du nationalisme québécois et affirmation de notre identité, remises en question initiées par les groupes féministes.

Du monde en couleurs de ses premières années («ma belle boîte de Prismacolor...»), où elle se livrait au pur plaisir de dessiner et de créer des univers avec des poupées (y compris une superfemme capable de tout), Lise Nantel fait le saut dans celui, ô combien plus bousculant, des Beaux-Arts. C'est l'occupation, et la remise en question n'emprunte pas le même langage au masculin et au féminin. Des étudiants prônent la révolte et la politique du pire, d'autres – des femmes surtout – préconisent plutôt une école améliorée, plus impliquante, plus liée au milieu. Lise Nantel voit des gars refuser de s'associer à un comité composé majoritairement de filles «tant que les vagins seraient au pouvoir». Un choc. «Ça a été ma première claque. Jusque-là, je n'associais pas ce que je vivais au fait d'être une femme. J'avais lu Betty Friedan avec un intérêt d'anthropologue. Je n'étais pas une ménagère et je n'étais pas concernée par les batailles de savon.»

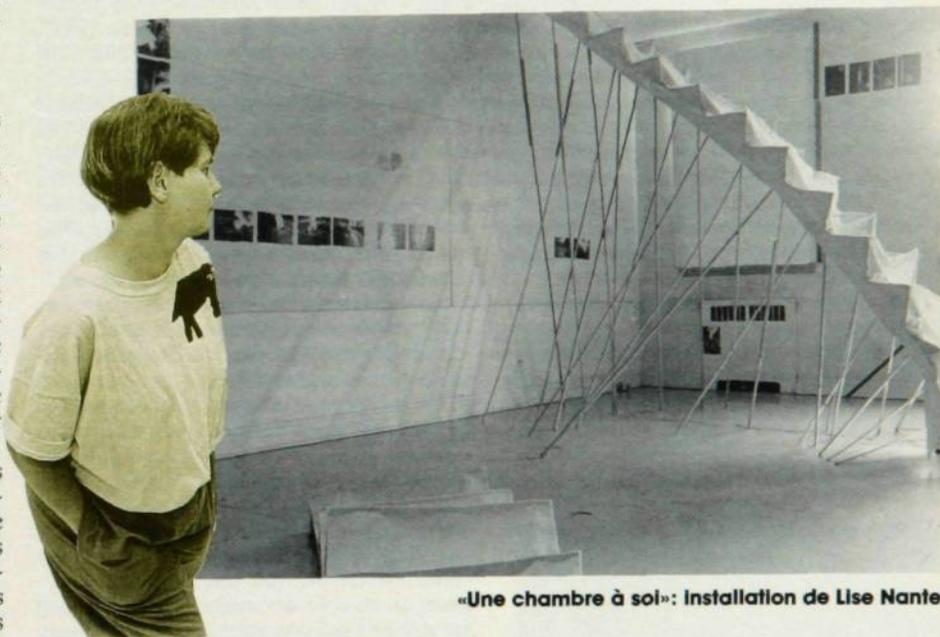
Pour Lise Landry, même initiation brutale à la réalité d'un univers à deux voies. Celle qui ne pouvait jusque-là concevoir de limites à l'expression de ses dons (couture, dessin, peinture), l'ex-adolescente autonome et inventive, à l'aise dans un monde où «la moindre des choses était une aventure», se bute à une fin de non-recevoir lorsqu'elle veut s'inscrire en sculpture aux Beaux-Arts. Elle est... trop petite! Insulte. Une autre étudiante, belle et costaudaude, peint en bleu, rose, mauve, turquoise des tableaux vigoureux, pleins de vie. Elle se

débat seule au milieu des critiques: «C'était le féminin qui ahalait.»

En 1968-69, lors de sa première exposition à la Galerie 60, Lise Landry présente de grands tableaux proches du pop-art et des plasticiens; des visiteurs décident de ne pas investir dans sa peinture, «craignant que cette jeune artiste ne se marie et n'abandonne sa production». Alors, elle se retire. Dans son atelier et sa production.

D'un revers à l'autre, la conscience sociale des deux artistes s'affirme et s'affiche. Au fil aussi des découvertes heureuses. Lise Nantel verra sa production profondé-

«J'avais le sentiment d'y lire des choses intimement liées à ma révolte. Mais cette passion me marginalisait puisque, autour de moi, on considérait l'écriture des femmes comme de qualité moindre.» Après son exposition à la Galerie 60, elle joint le Front de libération des femmes du Québec (FLF). «C'est dans le féminisme que j'ai compris mes racines, mon histoire, et les raisons pour lesquelles nos structures pouvaient être différentes. C'est là que j'ai vu que, paradoxalement, l'individualisme est essentiel à la survie.» La démarche a été longue. Elle devait se faire à son rythme.



«Une chambre à soi»: Installation de Lise Nantel

ment marquée par l'art populaire accompagnant la montée du nationalisme: «C'était excitant et permissif. J'avais le droit, dans mes bannières par exemple, de faire quelque chose de gratuit. Je pouvais produire des images en jouant avec des tissus plutôt qu'avec la peinture. Et puis, dans l'art populaire, les gens racontaient leur vie...» En travaillant ensuite au livre *Les Patenteux*, «ces gens qui créaient tout à fait en dehors du code artistique», elle découvre le plaisir. La révolte aussi: «J'étais choquée que le monde artistique soit si fermé.»

Avec le féminisme, elle s'aperçoit que là où elle pensait être folle, enfermée dans sa singularité, elle était saine et pas seule. Elle relit Betty Friedan, mais cette fois, pour s'y reconnaître: «J'ai pleuré tout le long; c'était de moi qu'il s'agissait. J'étais révoltée.» En 1980, après quelques années à militer et travailler au sein de groupes de femmes, elle entreprend une maîtrise, «un rêve du passé, des retrouvailles avec moi-même».

Déjà sensibilisée aux inégalités sociales, Lise Landry voit, elle aussi, sa vie bouleversée par le féminisme. D'abord, elle se passionne pour l'écriture des femmes:

Réinstallées aujourd'hui, les deux «chambres à soi» auraient peut-être un tout autre aspect. Du moins celle de Lise Nantel, qui interroge à présent son choix de présenter un «travail en chantier»: «Il est séduisant de voir un travail en progression, mais cela comporte une certaine facilité: on n'a pas à établir une cohérence, à risquer une manière plus ou moins définitive.» Ce qui, selon elle, rend les productions «achevées» parfois bouleversantes et souvent plus confrontantes, c'est que les choix ont été faits, que ce qu'on a gardé est «plein».

Peut-être. Mais moi, je sais que telles quelles, dans leur mouvance fragile et déléguée, les «chambres» du printemps 86 nous ont conquises et remuées. Parce qu'elles n'étaient pas la transcription littérale d'une pensée féministe mais une expérience liée à de vrais passés, parce que le plaisir de la création et de la recherche formelle n'y était pas relégué au second plan au profit de l'Idée, et parce que le fait inhabituel d'exposer des «chambres à soi» chez soi, plutôt que dans les habituelles galeries, avait quelque chose de dérangeant et de touchant. ✨

1/ Galerie Michel Tétrault, Montréal, printemps 1985.